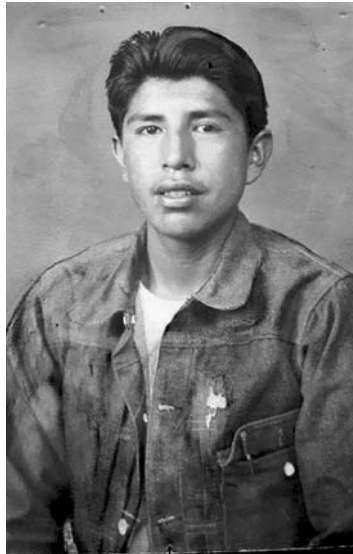


MARIE CAYOL

MASAYESTEWA

UN FERMIER HOPI



À la mémoire de Mac Bride Lomayestewa et de Flora, son épouse.

Pour leurs enfants, Marcus, Pascal, Lee, Amos,

Elva, Mardell, Arvin, Merwin, Sherry.

Masayestewa : un homme, une terre, un peuple, une culture – Préface de Joseph Pacini

C'est la passion de la découverte des hommes, de leur manière de concevoir le monde, de s'y déployer et d'y vivre qui, depuis toujours motive Pierre et Marie Cayol. Ni ethnologue, ni historienne de l'art, Marie Cayol sillonne l'ouest des États-Unis sur les traces de possibles chemins d'humanité sur lesquels marchent encore des Natifs américains. Ses récits de voyage publiés dans *Indianités – Connaissance des peuples natifs de l'Amérique septentrionale*¹, le livre *Apaches, Le Peuple de la Femme Peinte en Blanc*, publié aux éditions du Rocher, écrit avec Pierre en 2006, *Navajo Mountain, La Tête de la Terre-Mère* publié en 2010 chez Cardère éditeur et ce récit ramené de *Chez les Pueblos du Nouveau Mexique* en 2015, donnent à la rencontre, à l'échange et au partage le vrai sens de tous ses voyages.

Une première émotion, un grand choc avec le pays hopi en 1972, guide sa démarche et se donne patiemment les moyens de rencontrer Masayestewa. Un homme, un peuple que Marie Cayol s'évertue de côtoyer avec le respect du regard qui apprend à voir la différence et sait créer un lien bienveillant d'amitié. Au cours de nombreux séjours successifs elle met en évidence la matrice culturelle d'un homme et de son peuple.

Elle pénètre, parcourt et traverse l'aridité, la beauté et les couleurs d'une terre qui façonne la pensée, libère l'imaginaire et la grandeur d'un peuple qui accepte comme un don la soumission à cette nature. Elle aborde le pays hopi posé comme une île dans l'immensité du territoire, entre réalité et rêve d'un territoire clos symbole de l'émergence d'un peuple, peuple dont l'histoire

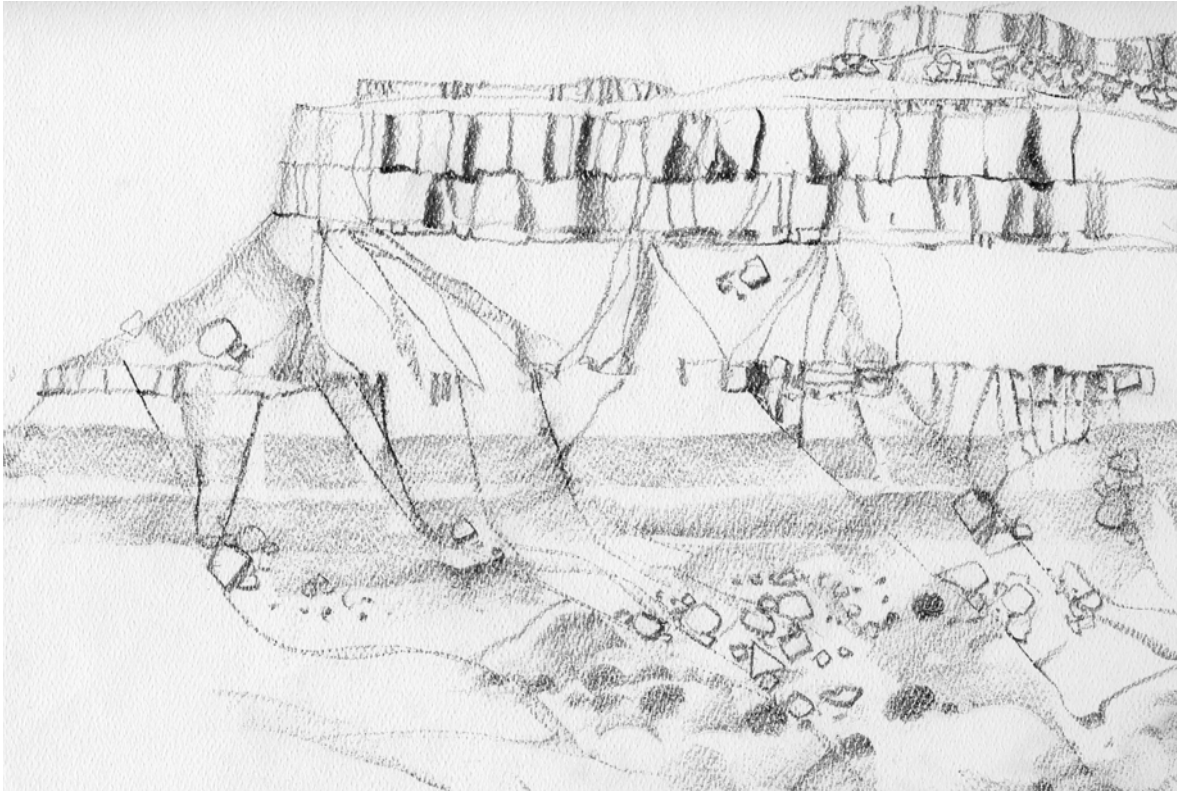
¹ Revue adressée à tous les sympathisants de la famille Cayol, notamment à l'issue de chaque voyage.

des migrations trouve source dans la quête de l'origine, le lieu où coulent le lait et le miel.

Ici les hommes prennent couleur de cette terre, la vie semble surgir de l'immensité et de la matière même: « Qui pourrait deviner la vie au sommet des falaises tant l'osmose entre les cubes des maisons et ceux des rochers, parfois en déséquilibre, est puissante? » Et comment ne pas se laisser saisir par l'horizon qui s'ouvre sur tous les infinis possibles au-delà des rochers. Masayestewa grandit avec les ancêtres: « guidé par ses origines en ce haut désert de l'Arizona, sa terre natale, sacrée, [il fonde] sa vie sur des valeurs, et des croyances porteuses de clarté et de vérités profondes. » Il éprouve la vie et ses métamorphoses, il expérimente le quotidien, la pauvreté naturelle, le silence, la solitude. Il est parcelle et totalité de cette terre. Il traverse les quatre éléments pour construire l'homme fait de chair et d'esprit, établit un lien indéfectible entre le ciel où planent ses pensées et la terre sur laquelle il marche en équilibre. Il est ce présent porteur d'un passé vivant, enrichi par les différentes générations, qui essaient les villages dans l'espace et les relient entre eux comme les doigts de la main.

Être Hopi c'est appartenir à ces paysages, à ces plateaux de grès sculptés par le vent qui semblent défier l'histoire et le temps. Et si « Masayestewa [enfant attend] la nuit et son ciel grandiose pour suivre le chemin des étoiles que lui [commente] son grand-père », c'est pour apprendre le devoir de transmettre l'émerveillement, la sagesse essentielle, la beauté et la liberté que le ciel, la terre, le désert et les hommes lui enseignent. Masayestewa, le Hopi, nous questionne sur les civilisations pastorales muettes et prudentes, ces hommes obscurs qui ont tracé chemin dans l'histoire de l'humanité et dont le monde contemporain semble oublier la sagesse et les valeurs.

C'est en poète que Marie Cayol nous propose la rencontre d'une terre et d'un homme qui symbolise l'histoire et l'itinéraire de la culture de son peuple. La suivre mot à mot, c'est découvrir pas à pas une autre conception du monde et de l'univers. C'est aller à la rencontre d'un homme qui apprend à voir, à écouter et à transmettre la sagesse de vivre. C'est aborder l'humanité dans le respect de ses différences. C'est pénétrer et se couler dans des paysages où l'homme va jusqu'au bout du désir pour extraire du réel le poétique, libérer l'imagination matérielle et l'imagination formelle et participer à l'infini de la création.



« Être Hopi c'est être un bon fermier »

Un dimanche de printemps 2002, alors qu'il était au plus près de la mort, Masayestewa travaillait encore avec son fils, Lee, pour planter le maïs*. Le mardi il s'éteignait. Au plus près des autres, au plus près du monde, ainsi fut la vie de Masayestewa Lomayestewa, nommé « Mac Bride » par ses sœurs, un fermier hopi. C'est au cours de l'été à la foire de Tuba City que son neveu Gerald nous a appris sa disparition. Un choc, bien sûr, car nous ne le savions pas malade; pourtant la maladie le taraudait. Un cancer de l'estomac, comme beaucoup dans sa famille, peut-être une maladie héréditaire, ou la pierre sur laquelle il travaillait pour la soudure et qui a été reconnue plus tard comme étant cancérigène. Ou peut-être les effets des mines d'uranium alentour? Un regret pour la famille, sa maladie a été diagnostiquée trop tard. Il n'a jamais parlé de ses douleurs. Il était fort et ne voulait pas inquiéter son entourage, mais souvent il se retirait dans sa chambre, seul, et fermait les rideaux pour qu'on ne le voie pas souffrir.

Il repose quelque part sous des rochers près de son village natal Shungopavi*, sur la Deuxième Mesa en Arizona (cf. p. 16 et suiv.). Nul ne dira où exactement, mais on sait que son esprit se tient près de nous, où que nous soyons sur cette terre hopi, terre bénie des dieux. Il est comme un oiseau qui s'élève de la terre et vole haut dans le ciel hors de la vue des humains. Si on ne le voit pas, on entend sa voix qui résonne sur la terre. Et pour savoir qui il est, il faut le chercher dans les nuages, les nuages d'hiver, lui qui appartient au clan de la Neige.

* Les mots et expressions suivis par le symbole * sont définis et commentés en fin d'ouvrage.

Le premier grand choc avec le pays hopi date de 1972. Fascination et exaltation quand nous nous sommes retrouvés au bout du village de Walpi*. Comme sur le pont d'un immense paquebot face à la mer, ici, au bout de la falaise, le désert infini. Pour un peu nous serions restés là, à l'abri entre deux rochers afin de savourer le silence des étoiles et des premières lueurs de l'aube.

Il a fallu attendre 1981 pour entrer en contact avec deux familles. Celle d'Elnora chez qui nous retournons à chacun de nos séjours et celle de Masayestewa. Pour cela, nous avons osé forcer les portes... non pas chez les Hopis, mais celles du château de Lapalisse. Ayant appris qu'un groupe de Hopis était venu danser au château de Lapalisse en 1979, accueillis par le propriétaire, le comte de Chabannes, nous lui avons rendu visite. Il avait conservé des articles parus dans le journal *La Montagne* qui relaient l'événement. Des photos, des noms sous les visages.

Au voyage suivant, nous avons les photocopies dans nos bagages et il n'a pas été difficile de rencontrer Elnora Amy, une jolie jeune fille au visage rond et souriant qui vivait à Hano* sur la Première Mesa. Quelle indescriptible joie à la vue de ces coupures de presse! Elle faisait partie du groupe de jeunes que Masayestewa avait accompagnés en France sous l'égide d'une association (le CRIAP, Comité pour les Indiens d'Amérique à Paris) à laquelle nous appartenions. Nous avons vu le groupe danser à Arles mais n'avions pas osé, à ce moment-là, aborder les danseurs.

Cette coupure de presse, donc, un passeport toujours valide pour être accueillis dans ces familles, par des gens devenus des amis. Masayestewa, nous l'avons rencontré avec sa femme Flora et quelques-uns de ses enfants dans sa maison à l'entrée du village de Shungopavi. En cadeau de bienvenue, il m'a offert un bracelet en argent de sa fabrication. Ce bijou si précieux, avec

ses motifs en forme de nuages, n'a plus quitté mon bras depuis l'instant où Masayestewa l'a glissé autour de mon poignet.

À chacun de nos voyages, nous revenons en ces lieux et c'est à la mort de Flora, son épouse que m'est venue l'idée d'écrire un récit biographique sur Masayestewa afin de laisser un témoignage à sa famille et à son peuple, en remerciement de nous avoir si souvent accueillis.

Entreprise certes par trop ambitieuse car bien des éléments de sa vie me sont étrangers et l'on sait combien la vie d'un être humain est fluide, mouvante, insaisissable, voire inaccessible; j'ai essayé néanmoins d'être au plus près de cet homme simple et ordinaire, tout en gardant l'écart et le recul nécessaires pour lui assurer une juste perspective. Très représentatif des Hopis du vingtième siècle, attaché qu'il était aux traditions, mais en même temps très ouvert aux autres cultures, il nous aidera à entrer dans l'univers hopi, généralement peu connu en France et ainsi, nous pourrons l'appréhender de l'intérieur. À ce genre biographique, s'articuleront à la fois récits documentaires et expériences personnelles. Chaque vie offre un exemple et une invitation à comprendre pour mieux aimer; aussi, Masayestewa sera toujours le fil conducteur à travers tous les enseignements qu'il nous a donnés sur le comment vivre en harmonie avec les autres, avec la nature, avec les ancêtres, avec l'univers.

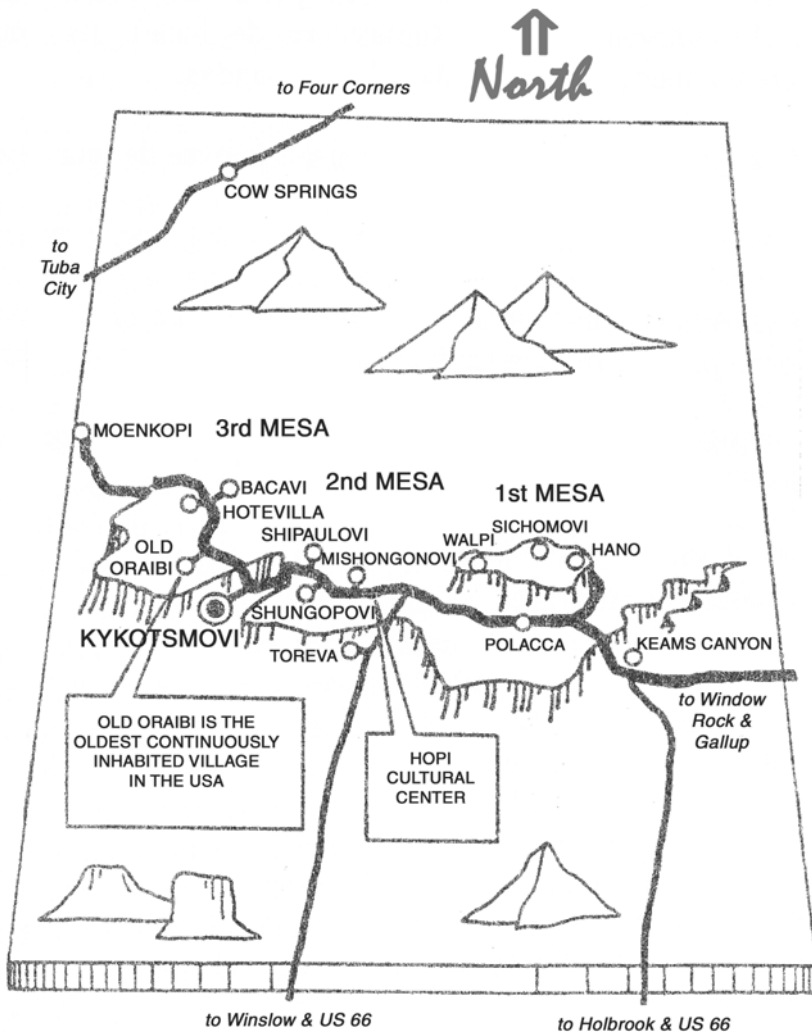
Quand le désir d'écrire ce livre s'est affirmé, son fils Lee à qui j'ai soumis l'idée a été aussitôt très intéressé. Suite au projet confié par écrit pour qu'il en informe sa famille, nous avons eu plusieurs rencontres. La première fois, il m'avait donné rendez-vous à midi à son bureau, au siège du gouvernement où il est responsable de la culture.

Nous avons commencé à évoquer des souvenirs communs, puis à la question posée pour conclure ce premier entretien : « Être hopi aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ? », sans hésiter, Lee répond : « c'est avant tout être un bon fermier ». Aussi paradoxal que cela puisse paraître dans cet environnement pauvre et désertique... En vérité, avec l'envol de l'imagination distillée dans les cérémonies très élaborées que nous aurons l'occasion de décrire, les Hopis atteignent la pensée et la discipline nécessaires pour prospérer depuis des siècles dans un environnement hostile.

Les rencontres qui ont suivi, d'abord avec Marcus et Merwin, deux de ses fils, puis avec les six frères et sœurs réunis, ont conforté cette idée et c'est donc cette vie de cultivateur qui sera au centre de nos préoccupations, une vie de discipline et d'ascèse. Le mot « fermier », tel que l'a employé Lee, et tel qu'il a été repris pour le titre, est à resituer dans son contexte géographique car il n'a rien de comparable avec ce que l'on sait d'un fermier sur nos terres européennes. Les Hopis ont, depuis des centaines d'années, cultivé le maïs dans une terre aride, sablonneuse, au pied des mesas ; plusieurs variétés de maïs blanc, bleu, rouge, jaune et moucheté qu'ils ont su adapter au climat. Toute leur vie est ainsi régulée autour de cette plante qui assure leur nourriture de base.

Guidé par ses origines en ce haut désert de l'Arizona, sa terre natale, sacrée, Masayestewa, du clan de la Neige, a fondé sa vie sur des valeurs, et des croyances porteuses de clarté et de vérités profondes. Envers une terre dont la richesse unique est le soleil, il a manifesté ferveur et admiration et il a su tirer les exigences morales et spirituelles pour vivre dans un parfait équilibre avec sa famille, ses neuf enfants et son peuple. Il savait les écouter et les conduire sur un chemin de vérité et de liberté.

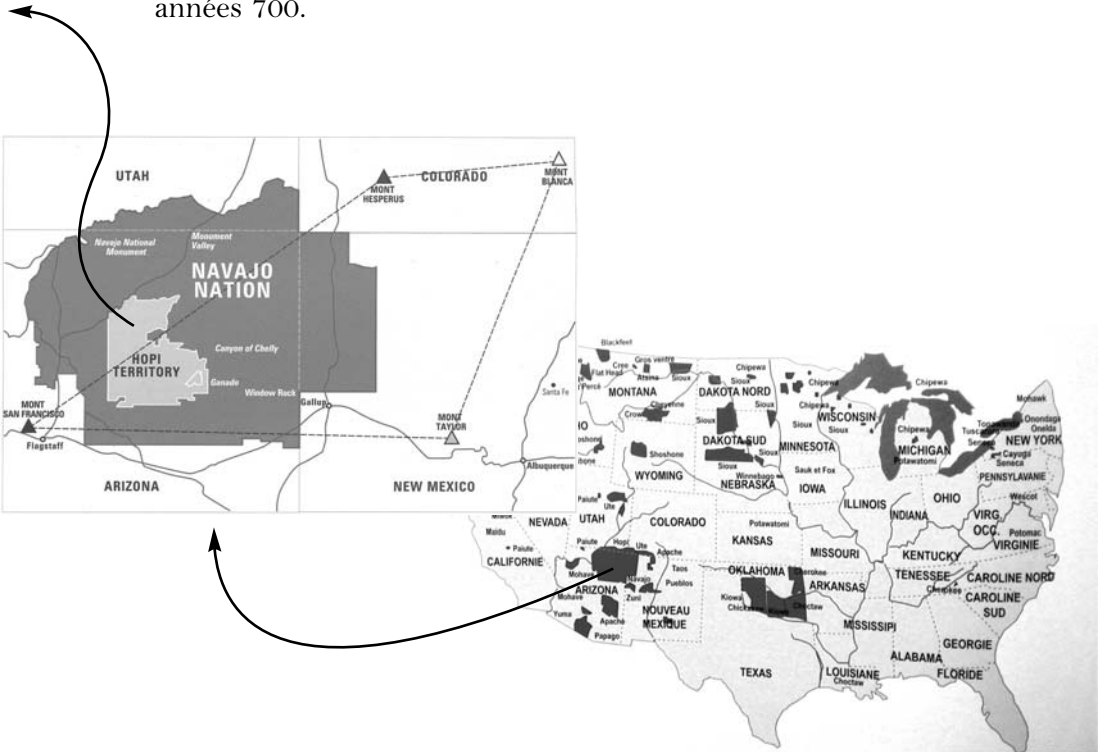
En nous attachant à comprendre les processus qui lui ont permis de se situer au sein d'un espace social bien défini, nous avons tenté de donner sens à ses expériences personnelles en interaction avec l'ensemble de son environnement. Ainsi, nous avons pu nous rendre compte de sa capacité de développer une puissance d'agir dans un rapport à lui-même et au monde dans lequel il a vécu.



Hopi Land

Un pays de solitude

Le territoire hopi semble perdu au milieu de ce grand océan qu'est le territoire de l'Amérique du Nord. Comme une île ceinturée par le territoire navajo, il incorpore au nord une partie de la Black Mesa et au sud, le Désert Peint, une des régions les plus désolées de ce continent. Il apparaît donc comme un point sensible, à l'image du *sipapu**, orifice, symbole de l'Émergence* pour le peuple hopi que l'on voit dans la *kiva**, le lieu de culte. Encerclé donc, depuis que le traité de 1868 a rendu aux Navajos les terres sur lesquelles ils s'étaient installés au treizième siècle. Les ancêtres des Hopis, eux, habitaient cette région dès les années 700.



Captifs? Emprisonnés? C'est toujours l'idée que, de loin, l'on se fait lorsqu'on parle des autochtones. Et donc pour les Hopis un double enfermement? Pourtant le contour qui encercle le territoire devient l'espace où se trouve un peuple pour l'isoler et lui donner toute l'importance. Monde clos, en marge, mis à part, le pays hopi est comme extrait du monde des humains pour prendre un statut qui le hausse à un niveau spirituel. Il rayonne par son sens du sacré.

Lorsqu'on entre dans ce paysage, on est transporté dans un espace démesuré avec un horizon illimité qui crée un sentiment de vide et d'infini. Au milieu de cette immensité désertique qui s'étend sur une longueur de plus de cent kilomètres, trois plateaux ou *mesas* forment comme trois doigts en prolongement de la Black Mesa, trois péninsules. Là se répartit la population – environ 20 000 habitants – entre Keams Canyon, à l'est, et Tuba City, à l'ouest, le long de la route 264. Qui pourrait deviner la vie au sommet des falaises tant l'osmose entre les cubes des maisons et ceux des rochers, parfois en déséquilibre, est puissante? Au pied des mesas, maintenant, la vie s'est développée; la plupart des Hopis ont quitté les hauteurs pour la plaine où il est plus facile d'avoir accès aux commodités de la vie moderne. Mais lors des cérémonies, chacun s'active dans les maisons qui reprennent vie. Et combien nombreuses sont les cérémonies au cours d'une année. Autant dire que ces villages n'ont rien perdu de leur vitalité.

Bien que la région soit dotée de sporadiques cours d'eau, il n'y a pas de rivières permanentes. Les cours – *washes* – éphémères les plus importants sont ceux de Moenkopi*, Dinnebito, Wepo, Oraibi et Jeddito.

Sur la Première Mesa, à environ dix-huit kilomètres à l'ouest de Keams Canyon, se trouvent les villages de Hano, Sichomovi et Walpi. Ce dernier est le plus ancien, établi aux environs de 1700. Il est construit en terrasse sur une étroite bande de rochers avec des maisons au ras de la falaise et une vue remarquable sur de vastes horizons. Actuellement une seule famille y vit en permanence, mais le village, occupé lors des cérémonies, est bien entretenu. On peut le parcourir en compagnie d'un guide.

Sichomovi et Hano se sont développés dans la suite de Walpi. Hano est un village tewa occupé par les Pueblos Tewa qui s'étaient réfugiés chez les Hopis lors de la révolte en 1680. Les habitants ont gardé leur langue et leurs traditions tewa. Au pied de la falaise, Polacca* où les maisons se dispersent de chaque côté de la route.

La Deuxième Mesa, composée de trois villages, Mishongnovi, Shipaulovi* et Shungopavi, est située à seize kilomètres à l'ouest de la première.

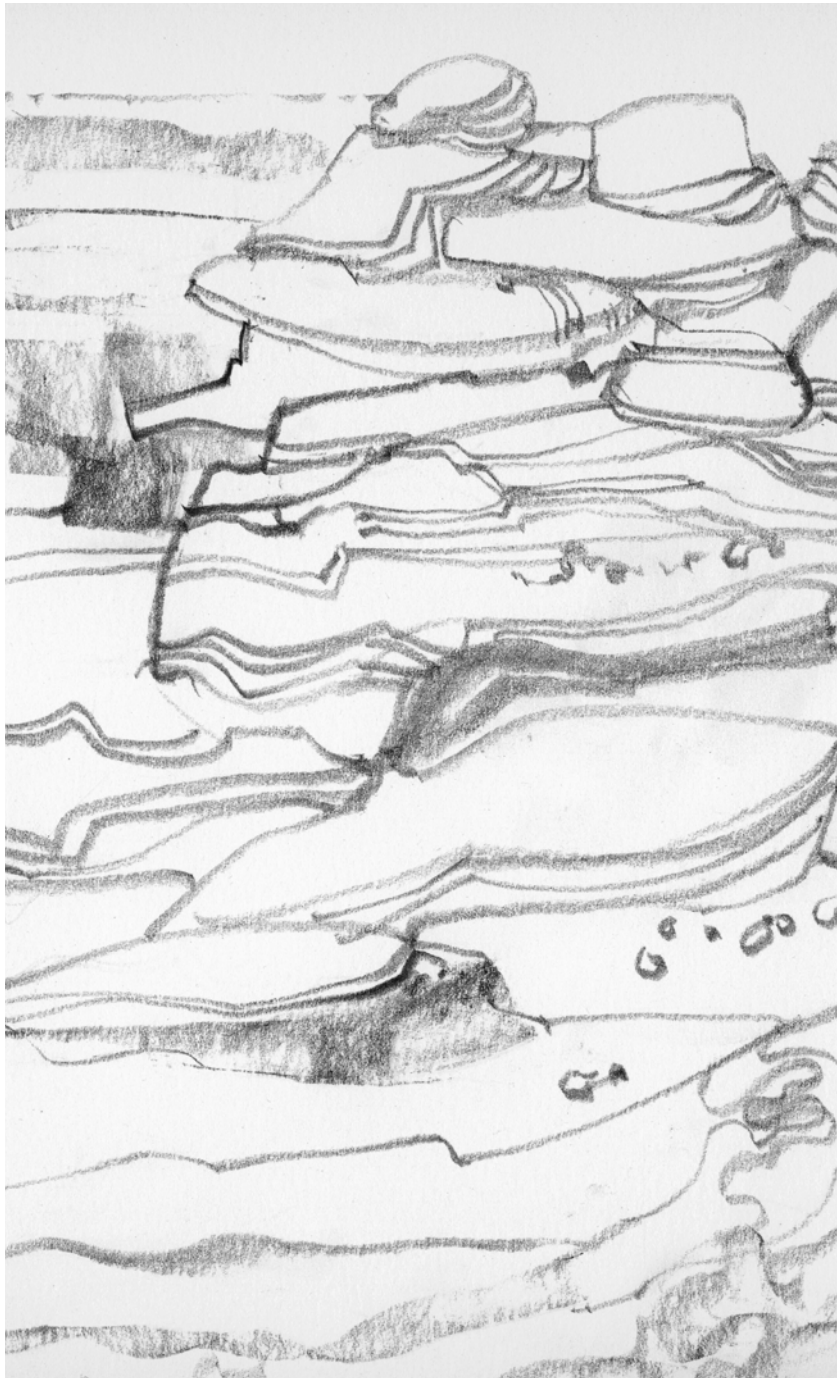
Sur la Troisième Mesa, Kykotsmovi est le siège du gouvernement hopi. Oraibi, un des plus vieux villages d'Amérique du Nord, a été édifié en 800. Hotevilla* a été fondé en 1906 après un conflit entre les habitants d'Oraibi, opposant conservateurs et progressistes. Bacavi, en face d'Hotevilla, deux ans plus tard. Moenkopi, à soixante kilomètres au nord-ouest, près de la ville de Tuba City, était comme une sorte de colonie dépendante d'Oraibi depuis que les hommes y allaient régulièrement en marchant ou en courant pour planter le maïs et le récolter car la riche terre sablonneuse le long de Moenkopi Wash a depuis longtemps été cultivée.

Cet univers terrestre couvre une aire géographique délimitée par des lieux sacrés : à l'est, Navajo Mountain ; au nord, les montagnes de la forêt de Kaibab* ; à l'ouest, le Grand Canyon ; au

sud, le mont San Francisco, autrefois nommé Sierra sin agua, la Montagne sans eau. Les ruines des villages de leurs ancêtres sont éparpillées dans les déserts : Howenweep en Utah, Mesa Verde, au Colorado, Canyon de Chelly, Betatakin et Keet Seel en Arizona, Chaco Canyon et Aztec, au Nouveau-Mexique. Les migrations qui les ont conduits à leur territoire actuel ont duré plus de cinq cents ans. Elles sont racontées dans leurs légendes, leurs histoires orales, de même que sur les bijoux et les poteries.

La terre des Hopis – 6 500 km² –, célèbre pour sa beauté et les couleurs de ses grès (roses, rouges, ocre et jaunes), est la région la plus aride de toutes les terres pueblo. Située à deux mille mètres d'altitude, elle subit des hivers froids, des étés brûlants. La végétation est rare ; seuls les buissons de sauges et les genévriers parsèment les flancs rocheux.

**L'ENFANCE
DANS LE HAUT DÉSERT**



Shungopavi, village natal

Depuis Hotevilla, on s'achemine vers la Deuxième Mesa par la route unique qui serpente entre les promontoires de pierres couleur d'ocre. Shungopavi apparaît soudain dans le lointain, sur un éperon rocheux. Dans ce village austère et sobre est né et a grandi Masayestewa. Son histoire s'enracine en ce lieu où le dénuement et la simplicité ont modelé sa pensée, façonné ses comportements et fondé son art de vivre. Le soleil invincible magnifie l'espace, le glorifie, et la lumière implacable au-dessus de toutes choses méprise le cours du temps ; car ici, passé et présent ne font qu'un. Le village et les habitants sont restés ce qu'ils ont toujours été, protégés par la beauté du désert alentour. L'immensité conduit à la clairvoyance, emplit l'être, le nourrit dans le silence, l'accorde au monde et à la certitude de l'infini.

On quitte la route d'asphalte pour prendre la rue principale, poussiéreuse, qui longe les maisons aux regards vides, traverse le village et tombe droit sur les deux grandes kivas. De là des passages étroits conduisent sur la *plaza*¹ où l'on peut voir encore sa maison natale. Derrière la fenêtre, simple ouverture fermée par un rideau, sa mère, Ada, risquait parfois un œil pour le voir courir et jouer avec ses camarades. Les soirs d'été, assis sur le muret de pierre à l'angle, les pieds nus se balançant dans la poussière, l'enfant Masayestewa attendait la nuit et son ciel grandiose pour suivre le chemin des étoiles que lui commentait son grand-père. Ce que l'espace illimité, les pierres rudes et le soleil brûlant vont lui apporter, c'est sa place dans le monde. Une place qu'il accepte

¹ Nom espagnol en usage pour désigner la place au centre du village, l'espace public vers lequel convergent les rues.